

Dames.



Mic Hall

Image de la couverture, libre de droit :

*[http://princess0fhope.deviantart.com/art/
Scratches-On-The-Mirror-326182817](http://princess0fhope.deviantart.com/art/Scratches-On-The-Mirror-326182817)*

Dames...

mes respectS

Michal

ISBN : 978-1-326-23675-5

Dépôt légal :

© Michel Hallet

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Du même auteur :

***L'Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.
Roman : 2007***

***On a tous des yeux pour regarder.
Roman : 2011***

***Derrière les volets clos.
Roman : 2013***

***Le monde du dehors
Poésies : 2014***

***Le masque a deux visages.
Roman 2015***

***Les petites abandonnées.
Recueil de poésies : 2013***

***Les silences de mes nuits.
Recueil de poésies : 2013***

***Apologue.
Recueil de fables: 2015***

***Côté tain.
Recueil de textes : 2014***

***Le monde des amblyopes.
Recueil de textes : 2013***

Sommaire :

Préface :

Mélinda, une putain :

Christine, tu es ivre encore :

Anne ma chère maman :

Mère accidentelle :

Evi, les plaisirs interdits:

Isabelle Le Royer :

Le temps qui passe maman :

Suzanne de Léonard :

Caroline :

Anna :

Gisèle à la fenêtre :

Réjane, Réjane :

Sylvianne :

Mylène prie :

Aime :

Claudine, une bien vieille prisonnière:

Dis, maman Jojo :

Wendy, ta fille une prostituée !

Anne :

Amandine le bal des faux-culs :

Lise Marie maman adultère :

Cendrine :

Ginette pleurait :

Céline :

Mamie Josette :

Marie-Thérèse :

Visite d'automne :

Anne tu es toujours là :

Ma chère Laeticia :

Dame mes respects :

Amélie Lebeau :

Madeleine :

Melinda :

Conclusion :

Préface:

Dames de ma vie et dames d'autres vies, vous êtes le sang de vos enfants, le cœur de vos amants. Vous êtes la sincérité et la sensibilité des sentiments, la fragilité et la sensualité de l'émoi, mais vous êtes aussi la douleur de la procréation, les douleurs des tourments, la souffrance des départs bien trop souvent dans le silence inquiet d'un temps qui vous ignore.

Ci-après, vous découvrirez l'histoire de certaines d'entre vous, peut-être pas celles que nous voyons dans la lumière, mais celles qui font la vraie vie, dans l'ombre de celles dont on parle beaucoup de trop, en bien et parmi celles que les langues plaisent à faire souffrir de leur venin. Ci-après vous lirez l'histoire d'autres dames, dans leurs souffrances, dans leurs amours quelquefois interdits, dans leur destin souvent trop salis.

Mesdames... respects.

*Mélinda... ma mère,
...une putain !*

*Je vais lui arracher son si vilain visage,
Elle n'aurait pas dû salir la belle image
De ma maman, ma maman au regard si sage.
Elle n'aurait jamais dû salir cette image.
Pourquoi a-t-elle crié, dans la rue, si fort ?
Que, quand le soir dans notre deux pièces, je dors,
Elle partait travailler un bout de la nuit,
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Elle n'aurait jamais dû dire à tous les voisins
Que maman était prostituée, une putain.*

*Ma chère maman, comme chaque jour en somme
Prenait tant attention à son petit bonhomme.
Elle était déjà debout quand je m'éveillais,
Ma chère maman, elle ne dormait jamais.
Le déjeuner était prêt, croissant et pain frais,
Elle riait quand je les trempais dans le lait.
Elle me voyait avec un regard d'amour,
Chaque demain était plus beau que chaque jour.
Pourquoi a-t-elle crié, dans la rue, si fort ?
Que, quand le soir dans notre deux pièces, je dors,
Elle partait travailler un bout de la nuit
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Elle n'aurait jamais dû dire à tous les voisins
Que maman était prostituée, une putain.*

*Puis, le matin, nous allions faire le marché
Rien n'était assez beau pour son petit bébé.
Dans le calme d'une cathédrale d'amour,
Nous déjeunions, ensemble, comme chaque jour.
Puis, après, tous les deux, sur son grand lit bien fait
Elle me veillait, à côté, une heure ou deux
Jusqu'à ce que je me réveille dans ses yeux.
Puis, l'après-midi, au parc, on se promenait
Parmi les enfants des familles plus aisées.
Jamais, il ne pleuvait en ces beaux souvenirs,
Et nous laissions doucement le soir venir.
Pourquoi a-t-elle crié, dans la rue, si fort ?
Que, quand le soir dans notre deux pièces, je dors,
Elle partait travailler un bout de la nuit
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Elle n'aurait jamais dû dire à tous les voisins
Que maman était prostituée, une putain.*

*Puis, tombe le soir ténébreux et langoureux,
Un petit moment encore où nous étions heureux.
Elle faisait couler l'eau chaude pour un bain,
J'y traînais presque jusqu'à un lendemain.
Un souper savoureux, puis c'était le coucher,
Et enfin, dans ses grands yeux bleus je m'endormais.
Elle partait travailler un bout de la nuit
Qu'il fasse si froid qu'il pleuve ou qu'il neige aussi.
Jamais de l'année, il n'y avait un dimanche,
Chaque jour passé, à venir était dimanche
C'était ma maman en de si beaux souvenirs,
Ceux que l'on n'a surtout pas le droit de salir.
Je vais lui arracher son si vilain visage,
Elle n'aurait pas dû salir la belle image,*

*La plus pute des deux n'est pas la prostituée,
La plus respectable n'est celle qui a crié.*

*Aujourd'hui, maman est devenue plus vieille,
C'est son petit garçon qui maintenant la veille.
Le petit déjeuner est prêt, elle sourie
La bouille moins froissée après avoir dormi,
Elle me regarde d'un sourire d'amour,
Chaque demain est plus brillant qu'un autre jour...*

Christine, tu es ivre encore !

*Maman,
Il fait jour encore, tu vas bientôt sombrer,
Comme à chaque jour tu t'es tant enivrée
Plus saoule qu'hier soir, comme chaque jour passé
Je rentre de l'école pour te voir cramée.
Maman tu pourrais faire un effort tout de même
Tu crois que c'est amusant pour moi qui t'aime.
Je mangerai tout seul. Toi dans le canapé
Tu dormiras là, pour ne plus te rappeler.*

*Maman,
Je sais que ta vie n'a pas été un roman,
Tu es, tu seras toujours ma chérie, maman
J'ai besoin de tes caresses, de tes câlins.
Où est-donc ce père qui est parti si loin ?
Pourquoi m'a-t-il oublié aussi facilement
Celui qui te manque et qui me manque tant ?
De tes larmes, de tes maux, il n'a rien compris
Il nous a aisément jeté en ses oublis.*

*Maman,
J'ai honte maman, mais pas de toi, non maman,
Je n'aurais jamais honte de toi, ma maman !
Si tu es ainsi là, c'est qu'on t'y a poussé
J'ai honte de ces autres cons qui t'ont brisée
Je n'ai pas de tonton, je n'ai pas de tata,
Je n'ai pas de cousin non plus, pas de papa
Même tes parents ne viennent plus nous croiser
C'est eux qui auraient honte de ce que tu es.*

Maman,

*Je ne suis pas bien grand et ne comprends pas tout,
J'entends maman, mais comprends même si c'est flou.
J'entends quand c'est normal que tu pleures tout le
temps,*

J'entends quand c'est normal que tu endures tant.

Tu as déjà plus d'une trentaine d'années

As-tu eu une seule année à espérer ?

Ta vie d'enfant fut bien pire que la mienne,

Ce n'est pas normal, mais il faut que tu tiennes !

Maman,

Essaie d'en parler, moi, je veux bien t'emmener.

J'irais te voir chaque jour pour t'accompagner.

Je prierai ton vilain dieu que je n'aime pas

Même si c'est lui qui t'a rendu comme ça.

Il écouterait peut-être les pleurs d'un enfant

Si dans ce ciel confus, il existe vraiment.

Ne me laisse pas seul pour débiter la vie

J'ai besoin d'une maman, à qui je me confie.

Maman,

Maman, je t'en supplie, il nous faut te soigner,

Maman, tu peux te soigner si tu veux t'en tirer.

Essaie au moins pour ton garçon de t'en sortir,

Pour que l'on vive bien des années à venir.

Souviens-toi quand même, je ne suis qu'un enfant,

Je sais ton cœur blessé irrémédiablement.

Mais est-ce une raison maman, de m'oublier ?

Est-ce une raison de te laisser aller ?

*Maman,
Je sais que tu m'aimes si fort, je t'en supplie,
Fais un effort, nous irons tous les deux ainsi
Rencontrer les gens qui pourront vraiment t'aider.
Maman, ce n'est qu'une maladie à traiter,
Une maladie, maman, cela peut guérir,
A deux, tu verras, on peut vraiment y parvenir.
Viens, maman, viens avec moi, donne-moi la main,
Nous allons rechercher un moins triste destin.*

*Maman,
Nous partirons loin, quitter toutes ces menaces,
Trouver un endroit pour voir le temps qui passe.
On partira vers un autre monde meilleur,
Où les cons n'existent réellement pas d'ailleurs,
Là où tu me borderais dans mon lit le soir,
Là où toutes tes humeurs seraient moins noires,
Là où une maman sourit de temps en temps,
Mais pour cela il faudra te soigner maman.*

*Maman ! Maman !
Ecoute-moi encore...
Maman ! Déjà... tu dors...*

Anne, ma chère maman !

*Maman, à ma chère maman
Entends-tu le vide de ton absence ?
Les nuits sont bien trop longues sans toi.
Si trop vite, tu as stoppé ton court chemin,
Tu as bien dessiné le mien.
Dans mes longues nuits bien trop blanches,
Brille, une grande étoile noire
Mon âme dans ce grand silence, la voit
Elle me mène vers un demain moins noir.
A ma chère maman !*

*A ma chère maman !
Ici encore je t'attends.
Si tu n'es pas la sainte qu'ils désignent
Tu mérites d'être ma sainte à moi.
Si la nuit je vois des coins de ciel bleu
Je sais qu'ils viennent de tes yeux
Si j'avais encore un grand regret
Ce serait dans tes bras de t'enserrer
Et enfin de te laisser en paix là-bas.
Jusqu'à une prochaine fois.*

A ma chère maman !

*Tes silences sont bien trop froids
Le marbre qui te couvre ne me parle pas
Le sang, qui coulait en tes veines,
Te perpétue à jamais dans les miennes.*

A ma chère maman !

Mère accidentelle.

*Comment pourras-tu plus tard lui expliquer ?
Que ce soir-là tu t'amusais, un peu cramée.
Que de ce soir-là, tu ne te souviens pas de grand-chose.
Que ce soir-là tu étais presque en overdose
De musique et d'alcool et peut-être autre chose.
Que ce soir-là, plus tard, bien plus tard... la vie en rose,
Tu es rentrée avec un...quelqu'un, tu ne sais même
plus...
Ce devait être un beau mec quand même, un inconnu.
Comment pourras-tu plus tard lui expliquer ?
Lui n'y est pour rien, puisqu'il fut conçu ce soir d'été
Conçu est un grand mot, une grande erreur assurément.
Comment pourras-tu lui expliquer qu'il est d'un temps,
Où tu te shootais la tête, pour des plaisirs anecdotiques ?
Qu'il fut le fruit d'une coïncidence avec un monsieur X,
Oubliant aux enfers toutes les précautions d'usage.
Comment pourras-tu lui expliquer que tu ne fus sage
Et bien plus et qu'il est chanceux de ne pas avoir le Sida
Quand il demandera le soir: « Maman, il est où Papa ?*

Evi et les plaisirs interdits.

*Dans ce monde des propres, des petits croyants,
Ils doivent être bénis par les obéissants,
Les plaisirs des âmes, ou alors interdits,
Ce monde est ainsi qui veut contrôler autrui.*

*Evi, tu n'as volé que du plaisir au temps,
Hors règles que d'autres ont décidé pourtant,
Mais il subsistera dans ta mémoire ancré,
Aucun ne pourra entièrement l'effacer.*

*Et si quelquefois dans le noir en t'endormant,
Un sourire discret, dans l'ombre, camouflé,
Trahit la souvenance de ces bons instants.
C'est tout ce que tu auras volé au temps.*

*C'est tout ce que tu auras volé au temps.
Quelques minutes, quelques heures seulement
Et pour cela tu devrais être condamnée
À l'opprobre, ou à une corde accrochée.*

*Condamnée par des langues trop bien pendues
De celles qui, sous un christ, ne montrent leur cul.
Ces amours, dits interdits, ne sont pas bien vus
Pour une femme de presque petites vertus.*

*Chacun taira que ces moments furent plaisants
Certes quelquefois, il fut bien vieux, cet amant,
Quelquefois marié et pour une nuit seulement.
Certes, cela choque les tristes bien-pensants.*

*Elles ont la crainte que s'y perdent leur homme,
Cherchant un plaisir, qu'elle, femme, ne leur donne.*

*Tu seras, certain, condamnée à la potence
Pour sauver de ces frustrés la vile apparence.*

*Tu eus raison de cueillir ces instants délicieux,
Et de l'hurler dans le silence à tous ces gueux.
Qu'ils furent si profonds ces moments de tendresse,
Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse.*

*Ils te saliront au plus bas des caniveaux
Ils sont bien trop conscrits dans leur petit cerveau.
Mais ils ne pourront jamais effacer l'instant,
Quand tu n'eus pas besoin de crier en simulant.*

*Et même si dans la prison des bien-pensants
Les chaînes déchirent la chair jusqu'au sang,
Ils détruiront ton corps, mais pas ces temps passés,
Nul ne peut détruire ce qui a existé.*

*Puis, près d'une femme soulagée, endormie,
Quand la gênante a vu sa vie bien raccourcie,
Un regard pétille du plaisir souvenu,
De ces instants avec une presque inconnue.*

Isabelle le Royet.

-Dis Albert ! Viens voir par la fenêtre !

-Qu'est-ce qu'il y a encore ? C'est toujours la même chose. Tu es coincée à longueur de journée derrière ces vitres pour espionner tout le quartier.

-Mais, non ! Viens voir, c'est les flics chez la voisine !

-Les flics ? Quelle voisine ?

-Bien oui, si je te le dis, c'est chez la bourgeoise !

-Bon dieu ! C'est quoi ce truc ?

-J'en sais rien, mais tout à l'heure c'était les pompiers.

- Pourquoi tu ne l'as pas dit ?

-Je te l'ai dit, mais tu ne m'écoutes jamais !

-Cela doit être grave ce coup-ci ?

-Tu sais, rien d'étonnant avec la vie qu'elle mène !

-Mais tu n'en sais rien, des blablas, des blablas. Tu ne la connais même pas et tu lui inventes une vie.

-Tu ne vas pas me faire croire qu'il ne s'est rien passé ce coup-ci. Tiens regarde il y a un flic qui vient ici !

-Oh non ! Qu'est-ce que tu as fait ?

-Rien, rien, comme si j'étais toujours coupable ! Cela suffit enfin !

-Eh bien range ta bouteille de pinard. Il n'est pas besoin que ce type voie que tu picoles !

-Bonjour... brigadier Lafond. Nous faisons une petite enquête de voisinage sur votre voisine madame le Royet.

-Entrez, entrez ! Un peu plus loin s'il vous plaît.

-Bonjour monsieur !

-Bonjour, asseyez-vous donc cinq minutes. Dis Tartine ! Amène du café ?

-Moi c'est Albert...pas Einstein non, Dubois plus simplement. Pourquoi cette visite monsieur le brigadier ?

-Routine, la routine ! C'est concernant Madame Le Royet pour connaître un peu sa vie de tous les jours.

-Mais pourquoi donc ?

-Je vous le dirais après !

-Un peu de café ?

-Oui sans sucre !

-Avec une petite goutte ?

-Non merci. Alors que pouvez-vous me dire de votre voisine ?

-Une bizarre bonne femme, elle ne parlait à personne dans le quartier. On se demande bien pourquoi elle était venue s'enterrer ici.

-C'est vrai Tartine, la baraque est belle, mais si près de ce lotissement, cela la dévalue.

-Enfin, elle recevait beaucoup, surtout le soir et toujours des hommes avec de belles voitures. Je ne sais pas, mais les voisins disent qu'elle se prostitue. Vous savez les poules de luxe, les call-girls je crois qu'on dit ! Ou un truc dans ce genre-là.

-Et vous monsieur ?

-Vous savez, moi je fais les trois huit et le reste du temps, je finis cette maison. Les voisins je les laisse. Mais n'écoutez pas trop Tartine, elle fabule et avec les commères du quartier, elles habillent n'importe qui.

-C'est toi qui racontes des conneries. Il est surnommé l'ours dans le quartier, tellement il est aimable. Tout le quartier dit comme moi, ça doit être une prostituée. Quand tu vois la baraque et la voiture qu'elle se paye, ce n'est pas en travaillant en usine.

-Mais vous lui avez déjà parlé ?

-Non, non seulement un bonjour... une fois, il me semble.

-Et vous pouvez en déduire tout cela !

-Tu vois Tartine, tu ferais mieux de fermer ton clapet de temps en temps. Pourquoi ne pas laisser cette dame, de toute façon elle n'est pas de notre milieu. Mais au fait Brigadier qu'est-ce qu'il lui arrive ?

-Savez-vous ce qui s'est passé cette nuit ?

- Non, non, nous n'avons rien fait que dormir.*
- Madame Le Royet s'est suicidée...à première vue.*
- Suicidée ! Oh mon dieu et comment ?*
- Pendue ! Pendue dans la cave ?*
- Oh la vache ! Et pourquoi ?*
- Nous ne le savons pas encore, mais nous pensons que son passé récent y est pour quelque chose. Nous cherchons à mieux la connaître pour confirmer que c'est bien un suicide. Vous savez dans notre métier, nous voyons tellement de situations bizarres, c'est la routine. Bon, on va passer chez votre voisin.*
- Cela me la coupe, tout de même. C'était une belle femme, très belle même.*
- Arrête Tartine, tu en as déjà trop dit !*
- Vous savez, cette dame a perdu son mari et son fils de cinq ans dans un accident de voiture il y a trois ans. C'est pour cela qu'elle est venue s'installer ici, tenter d'oublier un tant soit peu ses douleurs. Et puis madame Dubois ! Cette dame est couturière, tailleur de costume pour hommes fortunés, ce qui peut expliquer pourquoi ces visites d'hommes, apparemment si fortunés. Nous pensons même qu'elle n'a pas eu une seule aventure depuis le décès de son mari. Allez bonsoir madame, monsieur !*
- Eh bien, tu te rends compte Albert ?*
- Oui, je me rends compte que tu es une belle garce qui salit les gens que tu ne connais pas. Je suis même certain que cela ne t'empêchera même pas de dormir ce soir.*
- Et alors, je ne suis pour rien quand même si elle a perdu son gosse et son mari.*
- Certes, mais tu vois, cette dame est peut-être morte aussi de ton indifférence. Au lieu de la salir, il aurait peut-être mieux valu aller discuter avec elle. C'est bien ce que vous faites dans le quartier pour les nouveaux, non ?*

Le temps qui passe...maman.

*Les nuits qui passent maman,
J'écris dessus, quand les astres y sont absents
Avec une craie bien noire, tous mes tourments,
Pour que nul ne pense que je t'oublie vraiment.*

*Les jours qui passent maman,
T'effacent des souvenirs si lentement.
Chaque jour trop long qui dure encore maman,
Essore mon cœur blessé jusqu'à plus de sang.*

*Les nuits qui passent maman,
Cachent à mon regard un trop grand trou béant
Où choient en silence nos souvenirs souvent,
Et la caresse de tes mots réconfortants.*

*Le jour se lève maman,
Les cernes des yeux sont d'insomnie tout le temps,
La vie qui passe est un chemin de croix maman.
Une maman devrait vivre bien plus longtemps.*

*J'irai dessiner la tendresse d'un temps absent
Celle d'avant le mois des giboulées, avant,
Avant celle d'avant ce matin des tourments,
Sur tes yeux muets pour qu'ils s'entrouvrent plus souvent.*

*Des jours qui passent maman,
Je voudrais qu'il n'en reste qu'un, un seulement
Qui ne s'efface, avec ton regard pleurant,
Ton sourire qui aime sans l'avouer vraiment.*

*Les nuits qui passent maman,
J'écris dessus, quand les astres y sont absents
Avec une craie bien noire, tous mes tourments,
Pour que nul ne pense que je t'oublie vraiment.*

*Suzanne,
Désolé Leonard, désolé...*

*Suzanne te prête sa main pour l'emmener
Tout près de la rivière, chez elle, tout près.
Des gréments vous y verrez sur l'onde glisser
Qui viennent et qui repartent pour l'étranger.
Elle aime rester blottie contre toi, longtemps,
Sentir ta main dans la sienne tout simplement,
Puis ton souffle bercer son regard hébété.
Elle raconte des histoires inventées
Sur chacun de ces bateaux, ici, égarés,
Celui qui apporte les promesses des fées
Et cet autre qui part rechercher un père
Dans les pâles brumes d'un matin adultère.*

*Suzanne te prête sa main pour l'emmener
Tout près de la rivière, chez elle, tout près.
Elle est belle à craquer Suzanne la follette,
Elle ne peut se passer de toi, la drôlette.
Dans sa douce folie, tu es son seul amour,
Elle ne pense que ça ne dure qu'un jour.
Elle t'aime comme toi tu peux aimer
Presque de la même façon, pas tout à fait.
Tu as passé toute cette nuit auprès d'elle
Elle reste une drôle de demoiselle.
Elle ne comprend pas, comme chacun de nous
Pourrait comprendre en étant un petit peu fou.*

*Suzanne te prête sa main pour l'emmener
Tout près de la rivière, chez elle, tout près.
Quand elle dit que tu es beau en militaire
Tu ne peux lui dire qu'il ne faut pas se plaire,*

*Que tu l'aimes énormément, mais comme un frère. Elle a
vraiment confiance en toi qu'elle vénère
Elle a tant confié son amour à la rivière
Que tu n'oses plus lui raconter le contraire.
Tu lui as caressé son corps et même plus,
Sans penser un temps qu'elle t'offrait sa vertu.
Pour elle, tu es son bel amour pour longtemps
C'est pour ainsi que tu restes dorénavant.*

*Suzanne te prête sa main pour l'emmener
Tout près de la rivière, chez elle, tout près.
Avec elle, tu peux voyager les yeux clos,
Son univers est tout dans ton regard, si beau,
Qui couvent tous ses petits secrets et misères,
Ses belles histoires venant de la rivière.
Elles content la légende de deux amants
Qui ne se ressemblent pas et s'aiment pourtant
Qui s'aiment pour toujours, c'est ce qu'elle pensait.
Mais de quel amour, un amour non partagé.
Elle est la lumière qui manque à tes yeux,
Son ciel à elle, avec toi, est toujours bleu.*

*Suzanne te prête sa main pour l'emmener
Tout près de la lumière, chez elle, tout près.
Son bonheur se lit dans le brillant du regard
Rien dans ses yeux bleus ne provenait du hasard.
C'est ce qu'elle entend du fond de l'onde assagie
Elle te nourrit de ses rêves endormis.
Elle t'emmène au bout du monde en restant là
Les yeux fermés, elle a toujours confiance en toi.
Tu n'oseras jamais lui dire aussi que toi,
Tu l'aimes autrement, pas comme cela.
Tu resteras à l'écouter jusqu'à l'éternité
Vêtue de rêves, elle mérite d'être aimée.*

Caroline.

Un peu de respect Helmer.

Tiens voilà les pompiers !

Qu'est-il arrivé ? Mais qu'est-il arrivé ?

C'est chez ma voisine, la petite Caroline.

Caroline dort profond à poings fermés,

Du sommeil dont on ne se réveille jamais.

Tiens voilà les policiers !

Qu'est-il arrivé ? Mais qu'est-il arrivé ?

C'est chez ma voisine, la petite Caroline.

Caroline est morte d'abus bien singulier,

Elle a été tant violée par plusieurs tarés.

Tiens le père est arrivé !

Qu'est-il arrivé ? Mais qu'est-il arrivé ?

Caroline a organisé une fête entre amis.

Elle a trop bu et s'est fait droguer,

Inconsciente, des vilains se sont vidés.

Tiens la mère est écroulée !

Qu'est-il arrivé ? Mais qu'est-il arrivé ?

Les parents lui avaient dit pourtant

De prendre attention à des invités,

L'alcool donne de bien mauvaises idées.

Tiens mais qu'est-il arrivé ?

Caroline dort légèrement mouillée,

*Une ligne tiède coule entre ses cuisses.
Le regard est vide dans ses yeux fermés,
Son cœur si fragile n'a pas supporté.*

*Tiens voilà le curé !
Qu'est-il arrivé ? Mais qu'est-il arrivé ?
C'est chez ma voisine, la petite Caroline
Mais que vient faire ce dépravé ?
Il vient juste pour l'âme sauver.*

*Tiens voilà le crucifié !
Qu'est-il arrivé ? Mais qu'est-il arrivé ?
C'est chez ma voisine, la petite Caroline.
Ah merde, je suis trop tard arrivé,
Ils sont nombreux à jouer à se tuer !*

*Tiens c'est terminé !
Qu'est-il arrivé ? Mais qu'est-il arrivé ?
C'est chez ma voisine, la petite Caroline,
Une jeune fille voulait trop s'amuser,
Elle ne se réveillera plus jamais.*

Anna...que fais-tu là encore ?

*Anna que fais-tu là plantée dans ce décor
Sur ce bout de Bretagne, dans un petit port,
Sur le quai de ce débarcadère désert,
A patienter, que du loin, vienne la lumière ?
Le regard, planté au-delà d'un horizon,
Tu suis encore cette vieille embarcation,
Avec ton marin, pour des semaines au moins,
Disparu dans un monde inconnu, bien trop loin.
Anna que fais-tu seule sur ce quai du port ?
Il est parti et reviendra peut-être encore.
L'horizon est vide, tu agites ta main,
Le regard égaré vers un autre destin.
Tu perds ce beau sourire qui l'avait conquis
Jusqu'à ce que pointe, l'étrave des envies.
Tu viendras tous les matins pleurer ce destin
Incertain des jeunes épouses des marins.
Tu crains que cette vile mer, vieille maitresse,
N'agite son courroux pour qu'il disparaisse
Dans le monde irréel des sirènes félonnes,
Quand déjà, le glas du vieux clocheton résonne.
Tes douleurs sont ancrées sur un bout de ce quai,
Tes douleurs sont encreées sur ce bout de papier.
Dans ce bout du monde il y a plus, en chagrin,
De jeunes veuves que de retraités marin.
Et si même demain il revient pour toujours,
Tu reviendras tout de même ici, chaque jour,
Tes deux garçons ont aussi épousé la mer
Et ils partiront pour des semaines entières.*

*Des jeunes femmes, des mamans n'ont pas le choix
Au pied de ce vieux christ oxydé sur la croix,
Entre le sourire annonçant la présence,
Et de vives douleurs dès qu'approche l'absence.*

*Les larmes de mer brûlent au profond tes yeux,
Tu vis avec la mort presque à mi-temps au mieux,
Sans te plaindre, en sincère résignation,
En femme en mère dans des nuits de moussaillon.*

Gisèle, à la fenêtre.

Gisèle, que fais-tu là ?

*Les deux coudes sur le rebord de la croisée,
A voir, ce qui se passe de l'autre côté
Ou plutôt ce qui ne s'y passera jamais.
Le regard, planté comme derrière une vie,
Découvre le tain las qui déteint de l'ennui.*

Gisèle, que fais-tu donc ?

*La vie est-elle différente vue de là ?
Immobile, tu ne te bouges presque pas,
Inondée par la lumière. Des jours entiers
Tu ne regardes plus, tu vois ces étrangers,
Ces moutons qui, ailleurs, vont se précipiter.*

Gisèle, que fais-tu donc ici ?

*Est-ce rassurant donc d'être si différent ?
Vois, comme ils courent, tristes au fil du vent.
Ils courent plus vite encore vers une fin.
Chaque soir, c'est de même, ainsi le matin
Ils ne voient comme tu les vois fuir leur destin.*

Gisèle, que fais-tu derrière ces barreaux ?

*Celés dans la dérive d'univers avides,
Des mondes si différents se croisent vides,
Sans jamais rencontrer de moments plus subtils.
Ton regard hagard de démente comprend-il
Que de chacun des côtés, le monde est débile ?*

Gisèle, que fais-tu donc là ?

*A regarder les moutons qui partent brouter
Où l'herbe est plus verte qu'un trottoir bitumé
Promesse des menteurs au pouvoir égoïste*

*Pour faire croire que toujours ils existent
Dans le sombre d'une inexistence bien triste.*

*Gisèle, reste là bien de cet autre côté !
La folie protège bien de la connerie,
Continue de regarder toutes ces impies !
Il est bien affligeant de voir ce défilé
De tous ces gens qui sont déjà outrepassés
Avant d'avoir existé, sans même être né.*

*Gisèle, ceux qui t'ont mis ici
N'auront le courage de venir t'apaiser
La lumière leur donne un teint bien trop hâlé.
Ils n'ont pas le courage... d'exister ici
Toi, tu es ici pour le reste d'une vie,
A les scruter corrompre la leur, jour et nuit.*

Réjane, Réjane !

Que fais-tu là Réjane ?

*Recroquevillée sur le canapé usé
La maison paraît bien trop dimensionnée
Pour une personne seule et ici oubliée !
Tu allumes une clope, l'autre écrasée,
Vois le cendrier comme il est plein à déborder !
Il fait de nouveau jour, hier est enfin passé,
Et toi le sommeil tu n'as encore trouvé,
Comme hier et comme bien d'autres jours passés.*

Que fais-tu là Réjane ?

*Il est parti vers une autre femme rêver,
Il rit peut-être quand toi tu restes pleurer.
Ta fille partage ce bonheur aujourd'hui,
Quand coulent des larmes dans ton regard flétri
Quand tu vois s'enténébrer tes prochaines heures.
Cette grande maison bâtie pour le bonheur
Est triste et laide à mourir quand il n'y transpire
Que des pleurs acides et des violents soupirs.*

Que fais-tu là Réjane ?

*Tu as torché plus d'une bouteille de gin
Tu allumes un bout de ce cancer nicotine,
La fumée, en volutes crachotées, dessine
Toutes les incompréhensions vides d'estime.
Il n'y a plus du tout de bruit à l'intérieur
Et dehors, plus personne ne sait que tu pleures.
Dans ce silence volubile de ce printemps
Aucun n'imagine que tu souffres autant.*

Que fais-tu là Réjane ?

*Il reviendra là pourtant, peut-être demain,
Pour quelques frusques qu'il aurait oubliées en vain.
Il te saluera, tu tenteras de glisser,
De la joue qu'il t'a tendue aux lèvres gercées,
Les tiennes pas bien mieux qu'il voudrait bien oublier,
Espérant qu'il caresse tes bajoues fripées
Pour glisser encore en des draps froids et défaits.
Mais il repartira pour aussitôt t'oublier.*

Que fais-tu là Réjane ?

*Tes pensées s'égarent, elles ne sont plus saines
Elles sont éparpillées sans doute bien vaines.
D'autres amies ont vécu ces mêmes instants,
Tu ne pensais pas qu'on pouvait souffrir autant
Elles se moquent bien de tes tourments aussi,
La maison est à vendre, la roue tourne Suzy !
Les bons souvenirs dans ces murs resteront,
Les moins bons, longtemps encore, te suivront.*

Que fais-tu là Réjane ?

*Il est parti vers une autre femme rêver,
Il rit peut-être quand toi tu restes pleurer.
Tu as torché plus d'une bouteille de gin
Tu allumes un bout de ce cancer nicotine,
Tu l'allumes et l'autre est à peine écrasée,
Vois le cendrier comme il est plein à déborder !
Il n'y a plus du tout de bruit à l'intérieur
Et dehors plus personne ne sait que tu pleures.*

Sylvianne de la rue.

Sylvianne, Sylvianne !

*Qu'as-tu fait pour que chacun t'abandonne là ?
Je te retrouve enfin après de si long mois,
Je savais que tu existais sans te connaître
Mais pas où tu dormais ni sous quelle fenêtre.*

Sylvianne, Sylvianne !

*Je te rencontre sur ce banc, agonisante,...
La passante te fuit sans regard, arrogante,
Elle s'enfonce plus vite, plus loin dans le noir.
Elle ignore ton mal dans le sombre du soir.*

Sylvianne, Sylvianne !

*Qu'as-tu fait pour que chacun t'abandonne ici ?
Tu vas mourir seule et oubliée en cette nuit,
Recouverte de la honte qui te tient froid.
Sans un seul bruit, même sans un son de ta voix.*

Sylvianne, Sylvianne !

*Qu'as-tu fait pour que chacun t'abandonne ici ?
Je te tiens une main trop blanche, refroidie
D'un sang qui a fui depuis bien longtemps déjà,
Ton regard est clos, toi qui n'habite que là.*

Sylvianne, Sylvianne !

*C'est ce que tu mérites, après tant de temps
Tu n'as fait que de t'occuper de tes enfants
Ils sont en azur quand tu as perdu ton toit
C'est bien plus important qu'une mère, tu vois.*

Sylvianne, Sylvianne !

*Tu meures dans le froid du cœur d'autres mamans,
Nul ne connaît cette dame de cinquante ans
Qui a honte de demander à se nourrir
Qui ne veut pas leur montrer qu'elle va mourir.*

Sylvianne, Sylvianne !

*Tu ne veux pas montrer que tu vas t'évanouir
Pour des enfants que tu n'as cessé de chérir
Et qui t'ont oubliée dans de mauvais souvenirs
Il est vrai qu'il n'y a pas de quoi en sourire.*

Sylvianne, Sylvianne !

*Tu les as trop aimés, c'est le prix à payer
Ces ingrats trop imbus t'ont toujours négligée.
Ils sont trop aveugles pour enfin reconnaître
Les dettes envers celle qui les a fait naître.*

Peau d'âme, peau d'âme !

*Si un jour tu croises une trop vieille dame,
Sur un trottoir maculé par bien d'autres drames
Ecoute bien la voix muette de cette femme !
Elle mérite que tu lui dises : "Madame".*

Mylène prie.

*Mais que fais-tu là belle Mylène
Dans cette église froide d'amour ?
Il fait froid même dans ton cœur,
Tes yeux pissent le sang, le malheur.*

*Mais que fais-tu là ma Mylène
Agenouillée sur un prie-Dieu,
Le visage masqué, dans deux mains
Pas assez grandes pour te cacher ?*

*Mais que fais-tu là ma Mylène ?
Les larmes que tu ne retiens pas
Coulent dans ce silence qu'on ne voit
Entre de fébriles et tremblants doigts.*

*Mais que fais-tu là ma Mylène ?
Tu crois qu'encore le silencieux,
Le crucifié descendra de sa croix
Pour soulager ton si gros désarroi !*

*Mylène ! Tu peux prier longtemps,
Tu peux pleurer des larmes de sang,
Ton fils et ton mari partis à la guerre
Seront bientôt six pieds sous terre.*

*Mais que fais-tu là ma Mylène ?
Rien ne pourra plus changer !
La haine fait des tués à la guerre,
La haine est bien des deux côtés.*

*Mais que fais-tu là ma Mylène ?
Tout à côté dans la vieille mosquée,*

*Pleure une autre mère, qui, à la guerre
A perdu son seul fils et un petit frère.*

*Que fais-tu là ma chère Mylène ?
Il n'y a pas de dieu mieux qu'un autre.
Il est pitoyable de toujours penser
Que le cours du temps, ils vont changer.*

*Que fais-tu là encore ma Mylène ?
Ils ne t'ont pas écouté ces orgueilleux !
Les peines, les malheurs sont pour tes yeux
Des hommes sont morts au nom d'un dieu.*

Aime !

*Aime, aime,
Même si c'est un gueux,
Même si ce n'est pas mieux.*

*Aime, aime !
Et souffre d'aimer.
Il n'y a que ces sentiments
Qui donnent l'impression d'exister.
Le reste n'est que pastiche de vie
Le reste n'est que parodie.*

*Amie, aime !
Même si il n'est pas mieux,
En amour, il n'y a pas toujours
De place pour deux.
Même si il saigne ton cœur,
Aime et souffre d'aimer,
On n'aime pas toute une vie,
Seulement que quelques instants
Que jamais on n'oublie.*

*Aime, aime,
Les rêves sont loin des yeux
Même si ils restent des rêves
Bien trop ambitieux.
Ma mie, aime ma belle !
Tu verras sous la pluie,
Le ciel est toujours si bleu.*

Aime et souffre d'aimer,

*Tu ne regretteras plus jamais,
D'avoir un jour aimer.
Le reste n'est que suppo thèse
Le reste fait des gens vieux
Qui sont des autres envieux
Qui veulent encore, plus vieux,
Faire croire qu'ils sont heureux.*

*Aime, aime et quitte moi un jour,
Dans une heure ou bien deux.
Je souffrirais, mais on est mieux
D'avoir été aimé même...
Si ce n'est qu'une minute,
Mourir d'aimer est merveilleux.*

*Aime, aime,
Même si c'est un gueux,
Même si c'est un petit vieux
On n'aime pas toujours à deux.
Il ne faut pas croire
Ceux qui se disent heureux,
Ils croient, ils pensent,
Mais ils ne savent pas...
Avant, avant, que d'être vieux.*

Claudine, une bien vieille prisonnière.

*On ne récolte, que ce qu'on sème,
On ne récolte rien, si on ne s'aime.*

*Ne franchit la porte de ce bout de destin
Reviens, elle veut mourir au milieu des siens.
Comment te rappeler ! Tu n'étais qu'un bambin !
Tant de nuits près de toi, elle a tenu ta main,
Quand fiévreuse, tu étais, quand tes dents perçaient
Elle ne te disait pas que tu l'ennuyais,
Tu ne peux te rappeler, mais je peux te dire
Elle était fatiguée et gardait le sourire.*

*Jamais en colère quand, la tienne, tu piquais,
Jamais elle n'a dit qu'il fallait te caser,
Jamais elle n'a souhaité se séparer
De toi, pour qu'elle soit un peu plus reposée
Quand toi, à l'éveil, déjà tu la fatiguais.
Si tu l'as dupée, tu ne peux pas nous duper,
Tu veux la jeter comme une lavette usée.
Il n'y a plus honte à cracher sur le passé.*

*Ne franchit la porte de ce bout de destin,
Elle t'a pourtant nourri du bout de ses seins !
Ne jette ta vieille maman dans cet asile !
Au milieu des presque morts qui marchent dociles
Quand leur mémoire s'enfuit sur un testament
Un testament bien trop espéré des enfants.
Tu n'as pas le droit de la jeter loin de toi
Quand pour toi, elle a fait bâtir son petit toit.*

*Tu ne peux te rappeler quand elle rentrait
De l'usine bien trop tard, elle te serrait
Dans ses bras meurtris pour te cajoler
Sans se plaindre des douleurs, elle souriait
Pour que tu sois comme les autres enfants, heureuse
D'être contre une maman paraissant radieuse.
Elle t'aimait tant toi qui étais son soleil
En des nuits trop longues à chercher le sommeil.*

*Elle ne gagnait vraiment pas beaucoup d'argent,
Le peu était pour toi, rien que pour toi pourtant.
Elle t'aimait tant, elle te faisait si belle
Qu'elle patienterait bien trop longtemps pour elle,
Pas de coiffeur, pas de fringues neuves non plus
Elle semblait plus comme quelqu'un de la rue,
Mais qu'importe l'apparence, elle suait la vertu,
Mère d'amour d'un soir avec un inconnu.*

*Toi, tu veux la jeter dans cette maison close
Où l'humain dans sa fin ne devient qu'une chose !
Pour qu'elle ne s'échappe, qu'elle ne revienne,
Tu iras la saluer une fois par semaine.
Reviens, reviens, trouve lui un tout petit coin
Tu en as bien trouvé un pour ton petit chien.
Ton habitation est bien trop grande quand même
On peut bien y héberger un être qui t'aime.*

*Tu oublies bien vite qu'elle vous a tant aidé
Pour les devoirs du soir, elle te soutenait
Bien souvent, pourtant elle n'y comprenait rien
Elle simulait, que tu sentes son soutien.
Elle bayait aux corneilles, comme quelqu'un
Qui s'est levé à quatre heures du matin.*

*Bien plus tard encore, quand toi tu travaillais
Elle gardait tes enfants dès que tu partais.*

*Elle a trop fait pour toi, tu ne le comprends pas,
Elle a même ignoré sa vie rien que pour toi.
Laisse ton orgueil et ton égoïsme dehors !
Ne franchit pas cette lourde porte et ressort !
Elle ne mérite pas cela cette femme,
Dans son regard l'amour a toujours une flamme.
Toute sa vie se résume à toi et aux tiens,
Et toi tu veux lui bruler ses derniers demains.*

*Regarde dans une glace, regarde bien,
Ta conscience négligée, suinte sous le tain
Regarde bien, plus loin, quand tu auras son âge,
Les tiens aussi t'écritront cette ultime page.
Ils ne se poseront même pas la question,
Tu donnes déjà la réponse à leur raison.
Ils te jetteront dans cette même maison,
Là où meurent les silences d'une prison.*

*Tu seras bien de l'autre côté de la porte
Là où on oublie bien des vies en quelque sorte,
Patientant qu'ils viennent un jour te visiter.
Tu regarderas chaque saison défiler,
Chaque lumière du soir déjà s'épuiser,
Jusqu'à ce que tes yeux ne puissent regarder.
Les blouses blanches affairées t'ignoreront
Tu ne seras pour elles qu'une occupation.*

*Ne franchit la porte de ce bout de destin,
Elle t'a pourtant nourri du bout de ses seins !
Ne jette ta vieille maman dans cet asile
Au milieu des presque morts qui marchent dociles !
Regarde bien, plus loin, quand tu auras son âge,*

*Les tiens aussi t'écriront cette ultime page.
Ils te jetteront dans cette même maison,
Là où meurent les silences de la raison.*

Dis maman Jojo!

Dis maman !

***Pourquoi pleures-tu ainsi chaque soir
Quand tu lis cette si vieille histoire
Que je t'écrirais sur du papier noir ?***

Dis maman !

***Pourquoi pleures-tu à chaque soirée
Depuis bien plus de vingt bonnes années
Sur les écrits de mes tourments gravés ?***

Dis maman !

***Pourquoi pleures-tu durant chaque nuit
Sur ces maux griffonnés dans un oubli
Avec les larmes de ton sang sali ?***

Dis maman !

***Y a-t-il quelqu'un dans une autre histoire,
Un papa qui m'espère quelque part
Qui attendrait que tu lui dises bonsoir ?***

Dis maman !

***Suis-je d'une franche histoire d'amour
Ou de l'accident du temps, un jour,
Ou d'un plaisir sur la plage à Cabourg ?***

Dis maman !

Pourquoi es-tu seule depuis ce temps,

*Assise ici depuis bien trop longtemps ?
Toi aussi, enfin quelqu'un, tu attends ?*

*Dis maman !
Je vais déchirer ce petit papier,
Imprimer en mes tourments ton passé
Et pour moi, mes maux interdits, garder.*

*Dis maman !
Je veux voir, en tes yeux qui font semblant,
Autre chose couler que du vieux sang,
Enfouir cette erreur et faire semblant.*

Wendy, ta fille, une prostituée !

*Pourquoi te caches-tu derrière ce bosquet
Pour la regarder sur le trottoir opposé ?
Aurais-tu honte de ce que tu en as fait ?
Depuis combien de temps s'est-elle barrée ?
Pourquoi es-tu venue derrière ce bosquet ?
Pour une si vilaine honte à réveiller
Celle, que pour les voisins, elle t'a collée
Ou celle que le tain du miroir veut montrer ?*

*Pourquoi donc réveiller une conscience impie
Qui s'était bien trop facilement endormie ?
Pourquoi être venue te faire tant du mal,
Tapie et cachée comme un curieux animal,
Voir le fruit de tes amours, vendre ici ses fesses
Comme tu vomis tes péchés à la confesse ?
Pourquoi être venue ce soir triste et pluvieux,
Voir ce qui fera pleurer si longtemps tes yeux ?*

*Elle est si belle la trop jeune prostituée,
Maquillée jusqu'à l'outrance pour y cacher
Les misères des nuits même plus étoilées.
Elle est belle ta petite dernière, oubliée,
La poitrine presque à l'air pour attirer
Ces bien trop vieux pervers, de plaisirs prohibés
Par leur vieille rombière aux lèvres trop gercées.
Elle est belle, dans la galère, où tu l'as jetée.*

*La jupe courte ne cache rien de secret
Perchée sur des talons aiguilles trop épais
Les collants, bon marché, sont un peu déchirés
Par les branches brisées, d'un bien épais bosquet
Qui cache ses fesses nues quand un trop pressé*

*S'active, agité, de son sexe protégé,
Pour une levrette debout, un peu bâclée,
Qui ne soulage même plus une pensée.*

*Que vas-tu faire donc maintenant que tu sais ?
Quand tu vois comme ta fille est déshonorée,
À vendre plus que ses charmes à des passants
Quand, dans ton lit, tu baisses avec un amant ?
Que vas-tu faire donc maintenant que tu as vu ?
Que ton petit bébé vend sa bouche et son cul
Pour des parodies d'amour sans tendresse
Pour des billets de banques à torcher des fesses ?*

*Pourquoi un jour lui as-tu dit de s'en aller ?
Parce qu'elle ne partageait plus tes idées,
L'avenir, autrement, elle l'imaginait,
Elle criait non, à ce que tu lui imposais.
Et tu rentres chez toi sans lui avoir parlé !
Sans même avoir osé son regard rencontrer !
Comment vas-tu dire, à sa sœur, que son aînée
Exerce le très beau métier de prostituée ?*

*Si personne ne le sait, moi je vais le dire,
Et pour que d'autres le sachent je vais l'écrire
Tout ce que tu auras bien voulu leur cacher,
Leur dire qu'il ne faut pas, la porte, fermer
Au sang de son sang, à l'éducation bâclée.
Ta honte cachée, maintenant, tu peux pisser
Et baisser ton regard au plus près du trottoir
Certains aiment les faiblesses des uns savoir.*

*Ils vont savourer et maintenant sourire,
De toutes tes prochaines nuits noires à venir
Dans l'arène de vie ils voudront te blesser*

*Ils voudront achever la bête mutilée.
Mais ne laisse plus ton sang sali continuer
À nourrir le soir, la nuit, les plaisirs bâclés
D'un presque voisin ! Retourne la voir
Fais la rentrer et quitter ce sale trottoir.*

*Que vas-tu faire donc maintenant que tu sais
Que tu vois comme ta fille est déshonorée
À vendre plus que ses charmes à des passants
Quand, dans ton lit, tu baisses avec un amant ?
Que vas-tu faire donc maintenant que tu as vu,
Que ton petit bébé vend sa bouche et son cul
Pour des parodies d'amour sans tendresse
Pour des billets de banques à torcher des fesses ?*

Anne...

*Pourquoi caches-tu ton corps sous ces draps usés ?
Pourquoi donc ne plus montrer ton intimité
Pour des câlins bâclés et pour ton seul plaisir
Pour des moments, à peine espérés, de désir ?
Pourquoi donc cacher, ce surpoids dû aux années
Ces cinquante ans qui font un visage ridé ?
Tu te crois bien plus vieille que la vérité,
Certes les affres du temps ne laisse jamais
L'image des vingt ans depuis longtemps oubliée.
Le temps use plus l'esprit que le corps âgé,
Chaque jour qui passe, apporte ses douleurs,
Celles-ci endurent la pensée et le cœur.
Tu voudrais parler et personne ne t'écoute,
Aucun, les douleurs des autres, n'écoute
C'est à toi d'écouter ces autres égotistes
Raconter leur putain de vacances d'égoïste
Qui ne les rendront pas des gens beaucoup meilleurs.
Pourquoi fouilles-tu dans ta mémoire d'ailleurs ?
Pour te souvenir que c'était bien mieux avant !
C'est toujours mieux avant, il y a bien longtemps
Avant de se prendre les baffes de la vie
Dans la gueule, sans vraiment en être averti.
Pourquoi donc l'intonation de ta voix s'aigrit
Quand elle n'est plus comme tu la vis, la vie ?
Tu es quelquefois, le matin, plus fatiguée
Qu'après une longue et une grosse journée !
On ne voit plus l'avenir des tristes demains
Comme quand les ans se comptaient sur quatre mains.
L'esprit fatigue plus que le corps en guenille
Les projets ne sont de fonder une famille
De s'inquiéter pour l'avenir de ses gamins.*

*Reste à espérer encore quelques demains.
Pourquoi caches-tu ton corps sous ces draps usés ?
Pourquoi donc ne plus montrer ton intimité
Pour des câlins bâclés et pour ton seul plaisir
Pour des moments, à peine espérés, de désir ?
Pourquoi donc cacher, ce surpoids dû aux années
Ces cinquante ans qui font le visage ridé ?*

Amandine le bal des faux-culs...

Ce frais matin d'un jour sans fin ou d'une nuit incestueuse,

Trois rais de lumière tentent de traverser la fenêtre crasseuse

De la cellule d'une prison déloyale, où Amandine attend.

Ses exécuteurs vont venir la chercher, pour l'ultime instant.

Amandine sera décapitée ce matin, la tête digne tranchée.

Elle s'est crue maligne en souillant, des faux-culs, la probité.

Elle n'avait ni l'argent ni le sang pour prétendre à ce rang,

Elle a franchi la porte qui sépare les castes, un jour pourtant.

C'était un soir, au bal des faux-culs, dans la salle communale.

Cette année, ils étaient travestis et masqués, un moindre mal.

En cet endroit, aux vieux lustres, ses parents s'étaient pendus

Les faux-culs les avaient destitués, rejetés tels des inconnus.

*Ce soir-là était fête, tous les clowns complices et cousins
Étaient là, grimés à souhait pour tromper l'hypocrite destin.*

*Certains reconnaissables, les grosses fesses de l'héritière
Et le double mètres indécent du maire, ne pouvaient se
taire.*

*Ce soir anonyme parmi les anonymes, de table en table,
Elle lâchait des mots qui blessent dans une nuit affable.
Pour une telle, elle déballait les détails d'une nuit
embrasée
Avec l'amant de celle-ci, qui au loin discutait, sans
s'inquiéter.*

*Et puis là, elle dénonçait aux uns les forfaitures de
frustrés,
Aux autres les cabales des uns, dans le feutré d'un bal
avorté.
Elle avait réussi a semé l'émoi, le trouble chez ces
endimanchés,
Dans un silence de creux d'oreilles, l'ambiance vite
s'essoufflait.*

*Ce soir-là, elle prit, en pleines mains, leurs tristes
destinées.
Les travers de tous, aux yeux de chacun, elles
montraient,
Avec courtoisie, elle semait désordre et l'entretenait
surtout,
Avec une certaine retenue hypocrite, ils accusaient le
coup.*

*Les couples se rapprochaient, des reproches dans les regards,
Aucun ne voulait montrer sa forfaiture aux yeux des ringards,
Mais rapidement la salle s'évacuait des maux de ces vilains
Ainsi prenait fin pour longtemps, la soirée des gens bien.*

*Il ne fallut bien longtemps pour retrouver la cause du drame
Chez Amandine, les cerbères trouvèrent la robe de la dame
Intentionnellement bien pliée sur un lit bien trop bien fait
À croire que la visite de ces gens, la jeune et belle attendait.*

*Au tribunal des causes perdues, hors la place de l'accusé,
Les autres, par d'autres faux-culs, étaient aussi occupées,
À un procès bâclé à huis clos, la cause était bien entendue,
Amandine étrennerait une lame fidèle, brillante et assidue.*

*Amandine pense, les larmes fuyant les doigts des mains
Elle ne regrette pas de partir ainsi, elle avait vengé les siens.
Elle prie pour que ces lèches culs crèvent de leurs faiblesses*

Ils avaient torturé, jusqu'à l'ultime, ses parents en détresse.

Combien de jeunes Amandines, depuis, ont eu la tête tranchée

Par la lame d'une guillotine, ou par l'oubli des endimanchés.

Le cirque continue, les clowns tristes ne nous font plus marrer,

Mais graves, ils ne devraient plus avoir le droit de nous administrer.

Lise Marie maman adultère.

*Tu avais vingt ans dans ce loin passé,
Lors d'une rencontre trop arrosée,
Tu perdis ta vertu sans la donner
En câlins sans intérêt, chiffonnés.
Certains que je ne fus, d'amour, rêvé
Mais bien moins faux que pour le crucifié.
Un accident comme on dit poliment,
Puis je crûs dans ton ventre patiemment,
Et nous nous sommes enfin rencontrés,
Après neuf longs mois... mais tu m'attendais.*

*Depuis que ma mémoire se souvient,
J'ai toujours dormi dans tes draps satin.
Tu t'y allongais toujours dénudée,
Quand, gamin, un pyjama m'habillait.
J'ai toujours connu ces nuits de tendresse
Blotti sur le sein que le noir caresse.
Nul autre homme, dans ces draps, s'est glissé,
À croire, qu'aucun ne t'intéressait
Tu me protégeais, ton corps comme écrin,
La douceur de ta peau comme destin.*

*Tu m'as comblé de l'amour d'une mère,
Puis la tendresse devint adultère,
Bien entendu, pas en une journée,
Le sein qui nourrit, un jour, se durcit.
Puis tout glissa, le tabou estompé,
Tel Œdipe, maman, je caressais.
Le baiser devint sensuel par plaisir*

*La caresse intime pour le désir.
Je fus moi et il n'y eut plus que moi,
Enlacé, coïncé entre tes grands bras.*

*Plus jeune, tes caresses, tes baisers
Je pensais, normaux, leurs sucrés effets.
Je compris vite, dans l'adolescence,
Que d'autres ne vivaient ces suffisances.
Je trouvais la situation agréable
Même si cela était condamnable
Surtout pour ces cul-bénis dépravés.
Je m'enfermais dans nos petits secrets
Matant les autres, ne les enviant,
Souriant aux reproches offensants.*

*Puis, tu devins l'amante attentionnée,
Indispensable être à ma destinée,
Tu fus le sang coulant en mes artères.
Personne ne distinguait l'adultère,
Personne, d'ailleurs, ne venait ici,
Pas de famille, ni plus un ami,
A peine quelques voisins pas curieux
Rien que toi et moi, nous seuls sous nos cieux.
Il faut dire qu'ici, c'est le désert,
Un monde oublié au mi de l'univers.*

*C'est un gouffre au fond d'une mémoire
Dans la campagne égarée dans le noir,
Quand même dans le jour, nul ne peut voir
Les sentiments trainant dans un regard.
On s'est tout donné, ne s'est rien caché
Sous des draps usés guère bien épaïs.*

*Les jours furent pareils à chaque année,
Maintenant, je suis devenu âgé
Te protégeant comme un cadeau des dieux,
En écrin d'amour caché dans nos yeux.*

*Depuis bien longtemps, tu n'es plus ma mère
Un plaisir quiet, même plus adultère.
Je ne sais pas comme on dit que je t'aime,
Et pourtant il est bien vrai que je t'aime
Comme on aime une amante sincère
Mais plus comme une maman bien trop fière.
À tes cent ans, nous levons nos verres,
Comme un couple fête un anniversaire,
Mes yeux usés sont plantés dans les tiens,
Et ta main caresse toujours ma main.*

*Et si cela est contre ce qu'en pensent
Les personnes vivant de suffisance,
J'en n'ai que faire, j'eus plus de plaisir
Que leur bourgeoise frustrée n'en désire.
Ils n'en savent rien, bien heureusement,
Ils nous crucifieraient ainsi vivants,
Quand ces cathos, aux dieux obéissants,
Recèle le creux de leur fondement
A un mari bien trop entreprenant.
Ce qui ne se voit pas... ne se comprend.*

Cendrine ...

*Cendrine, sous une dense bruine d'hiver,
En ce soir, accompagne son vieux partenaire,
Le menant vers une terre inhospitalière,
Là où on oublie les morts dans des déjà hier.*

*En soixantaine, sa peine est vraiment sincère
Dans l'ombre du soir qui grignote la lumière
Ils ne sont nombreux à suivre le corbillard
Une poignée pas plus, des habitués du soir.*

*Cendrine est la seule famille, seule amie
De ce feu Roger qui avait quitté la vie.
Une fille jeune et un vieux mec trop âgé,
Deux amoureux qui n'avaient le droit de s'aimer.*

*Nul n'avait accepté cette union singulière
La famille, criant au scandale, à l'adultère,
Les amis réciproques avaient aussi fui.
Qui ne vit comme chacun doit vivre, trahit !*

*C'est le prix à payer pour avoir transigé,
Et les bonnes règles de cette société
Et les usages d'une religion austère.
Nul n'a le droit de vivre ainsi de travers.*

*Ce ne fut pas une grande histoire d'amour,
Peut-être, mais elle durera pour toujours.
Peut-être quelque chose d'incompréhensible
Peut-être quelque chose de bien plus sensible.*

*Quarante ans de la vie, partagés en commun !
Ce doit être un minimum respectable, au moins,
Comme, pour bien de couples, presque sans un nuage,*

Un livre avec des mots d'amour sur chaque page.

*Roger, sexagénaire, vivait de très peu,
Une retraite exsangue, pour un petit vieux.
Cendrine, elle, était bien jeune pour étudier
Avant que d'exercer un rentable métier.*

*Elle se souvenait de ces premiers émois.
Elle avait laissé, près de ceux de l'homme, ses doigts
Trainer une fois, sans vraiment savoir pourquoi.
Un geste inconscient pour une histoire sans voix.*

*Et puis, ce n'était qu'un petit jeu de conquête !
De simples petits jeux de séduction peut-être
Qui ne perdurerait pourtant pas bien longtemps
Pour un peu d'émotion, pour croquer du piment.*

*Il était certes âgé, mais réellement charmant,
Bien plus intéressant que ces autres amants
Qui pensaient bien moins aux sentiments, qu'à ses
fesses.
La sincérité côtoyait bien la tendresse.*

*Les premières semaines n'étaient pas faciles.
Nul n'admettrait que cette fille si docile,
Mineure de plus, fréquente un bien vieux monsieur
Si âgé qu'il aurait pu être un de ses aïeux.*

*Il fallait bien se cacher, ils n'auraient compris,
Personne ne l'accepte, toujours aujourd'hui.
Il y eut ces caresses au fond d'une auto
Puis les draps, d'un hôtel pas regardant.*

*Puis un jour, elle installa une indépendance
Et reçut à souhait son amour en décence*

*Pour partager son corps sans aucune retenue
Quand les volets sont clos, la vérité est nue.*

*Sans que personne ne perçut quoi que ce soit
Sans que quelqu'un ne parle de ce qu'il ne voit.
Nul ne déranger ce couple plus que discret
Au bout d'un chemin perdu presque égaré.*

*Pour un amour interdit privé de lumière
Le bonheur se mesure-t-il en temps...en hier,
En nombre de proches ou en tout autre chose ?
Non ! Le bonheur se vit fort, même en prison rose.*

*Cendrine, sous une dense bruine d'hiver,
Ce soir, accompagne son amour centenaire,
Le menant vers une terre inhospitalière,
Là où on oublie les morts... dans des déjà hier*

Ginette pleurait.

*Ginette pleurait, dans le calme d'une nuit,
Des sanglots étouffés résonnant sans un bruit,
Au bout de la table, perdue en ses pensées.
Camille dormait insouciant à point fermé.*

*Trois années déjà, que la petite était née.
Bientôt, sa maman chérie l'abandonnerait,
Elle partira comme chacun part un jour,
Pour ce voyage sans un espoir de retour.*

*Elle laissera ses proches, un jour discret,
Dans l'embarras des demains noyés de regrets.
Ginette, quinquagénaire pleine de vie
Voyait sa petite amie la quittait ainsi.*

*Ginette, presque sans une larme, pleurait
Oubliant que la petite sommeillait tout près.
Comment s'occupera-t-elle de la petite
Quand sa jeune compagne prend déjà la fuite ?*

*Dans sa vie, d'avant la rencontre avec sa muse,
Elle n'avait trouvé l'amour, comme une excuse,
Dans un mariage bâclé et vite explosé.
Longtemps là, elle était ainsi seule restée.*

*La vie de Ginette était paisible à souhait,
De nombreuses années, seule, presque enfermée
Dans un mutisme social presque provoqué
A l'abri de ces rencontres à éviter.*

*Elle apprenait à vieillir insensiblement
Avec la sagesse qui protège du temps,
Retardant un tant soit peu les effets de l'âge,
Elle avait conservé un avenant visage.*

*Une personne simple presque trop discrète
Un tant soit peu incompréhensible, désuète.
Dans la vie des autres, une ombre imperceptible,
Les humeurs de certains sont bien trop susceptibles.*

*Ginette, d'un charme usé, désuet, dégageait
Une douce élégance qui l'illuminait,
De celle qui enferme au fin fond du cœur
Des meurtrissures du passé comme une erreur.*

*Céline, il y a dix ans déjà peut-être,
Frappa à sa porte pour louer une studette
Elle était étudiante jeune et insouciante
Elle respirait la jeunesse exubérante.*

*Cette soirée, il pissait des cordes frisquettes,
Ginette lui prêta une chaude serviette,
Sans une arrière-pensée, pour sécher l'outrage
Que la nature réserve aux gens de passage.*

*L'évènement eut le don de briser la glace,
D'engager un dialogue de mots qui s'effacent.
Elle s'installa dans le petit logement,
Tout était normal, jusqu'à ce soir différent.*

*Ce fameux soir, où se sont parlé, leurs regards,
Sans un mot, quand les cœurs se perdent au hasard,
Quand ils n'entendent pas et ne comprennent plus
Ce que la raison ne peut maîtriser non plus.*

*Ce soir, où une déjà presque vieille dame
Caressait les mains douces d'une jeune femme
Qui dégageaient une chaleur incontrôlée
Et faisaient naître des sentiments contrastés.*

*Ce tendre geste était sans aucune intention,
Céline, ne repoussa en rien l'attention.
La maladresse se prit pour une caresse
Répondit voluptueusement à la tendresse.*

*Une histoire douce d'amour s'établissait
Dans la pureté de sentiments partagés.
La différence s'estompe en délicatesse,
Seule, une vive lueur dans le regard, reste.*

*On ne pardonne qu'une demoiselle, belle,
Se laisse câliner à perdre ses deux ailes
Par des mains âgées à l'épiderme flétri
Et aussi par un regard bien trop averti.*

*La vie, de sentiments jaillis du fond du cœur,
Dessinaient des demains cachés de bonne sœur.
Chaque jour, voyait un horizon sans un nuage,
Les cieux colériques étaient beaucoup moins sages.*

*Puis, plus tard, en Céline, des espoirs cachés
S'éveillaient... le désir d'une maternité.
C'est une histoire peu banale qui a fait
De paillettes inconnues un petit bébé.*

*Ainsi naquit Camille, avec une maman,
Utérine et l'autre... de presque soixante ans.
Les enfants, quand petits, ne font de différence
Comme sont les adultes en leur dissemblance.*

*Ginette pleurait, dans le calme d'une nuit,
Des sanglots étouffés résonnant sans un bruit
Au bout de la table, perdue en ses pensées.
Camille dormait insouciant à point fermé.*

*Comment veiller sur Camille fragile enfant
Quand Céline s'épuise et part doucement
Vers le petit monde des enfants orphelins
Où la compagne ne peut comprendre demain.*

*Et demain ou bien un tout autre jour prochain,
Céline partira, seule, sans aucun bruit,
Laissant, à celle qui doit se taire, l'indifférence,
Ginette n'a le droit de montrer sa souffrance.*

Céline.

*Bonjour jeune homme ! Je pense... votre maman,
Votre maman vous attend depuis un moment.
-Oui... ce n'est pas ma mère, ma compagne en fait !
Je suis un peu en retard, je me suis paumé.*

*L'infirmière tombait sur le cul ! Déroutée !
Déjà qu'elle pensait une maman âgée
Qui avait dû accoucher bien mûre ce gamin
Un retour d'affection bien plus tard qu'un demain.*

*Il semblait juvénile, encore boutonneux
Elle, sans doute près du repos de plus vieux.
Elle avait encore un charme et toujours jolie,
Mais, certaines rides ne trompent pas la vie.*

*Il y avait presque quelque chose d'irréel
À voir ce jeune homme simple, tout près d'elle,
L'embrasser d'un baiser d'une ardeur langoureuse,
D'habitude pour de plus jeunes amoureuses.*

*Quentin, naturel, n'avait pas de retenue
Pour dévoiler ses sentiments non contenus.
Que ça gêne ou pas, les langues bien pendues
Hors la bonne morale, rien n'est défendu.*

Il n'était un gigolo ni un être infâme

*Il aimait d'un amour sincère cette femme.
Cet homme ne voyait pas sa petite dame
Comme la voyaient bien d'autres sans âme.*

*Céline retrouvait un franc profond sourire,
Arraché au doute sur le proche avenir,
On ne peut vivre encore de sérénité
Sans se poser question sur la fidélité.*

*Que faut-il penser, si penser est nécessaire,
D'une histoire d'amour hors des barrières ?
Nombre de croyants et nombre de bien-pensants
N'aiment et ne respectent pas leur mie autant.*

Mamie Josette.

*Elle était arrivée aux âges respectables
Qui ne se disent pas, mais presque inavouables.
Elle avait la raison des personnes trop sages
Qui ne vieillissent plus, tant on ne sait leur âge.*

*Elle était, me semble-t-il, là, depuis toujours.
Nous la rencontrions à chaque nouveau jour.
De l'humeur courtoise d'une personne seule
Qui salue le matin sans un seul coup de gueule.*

*Comment peut-on penser que cette vieille dame
Fut sans doute autre fois une courtisée femme ?
Sans doute bien belle, quand elle fut demoiselle
A cet âge, une femme est toujours plus belle.*

*Comment l'imaginer amoureuse insoucieuse
Dans les bras de quelqu'un, soumise et radieuse ?
Se laissant aller aux caresses pas sincères
Pour un subtil plaisir mais peut-être adultère.*

*Comment imaginer cette vieille sérieuse
Délirer la braguette d'une envie vigoureuse !
Comment l'imaginer tête-bêche allongée
Pour des plaisirs mutuels, nue et bien occupée !*

Comment peut-on penser que cette centenaire

*Calme et réservée ait pu être le contraire,
Une femme débridée, assoiffée de plaisir
Pour des nuits entières le corps à assouvir ?*

*Comment peut-on penser qu'une si vieille dame
N'ait pas eu le droit à tous ces plaisirs de femme
Que d'autres rassasient sans vraiment pas le dire,
Jusqu'à beaucoup plus pour ne plus croire vieillir ?*

*C'était une mamie que j'ai trop bien connue,
Qui habita ici dans cette même rue,
Dans cette demeure, à cette même adresse
Dans le même lit qui a vu tant de caresses.*

*Un jour, tel elle, près d'une fin je serai,
Je scruterai les plus jeunes m'examiner
Et ne pas deviner cette vie dissolue.
Je ne jouerai pas à la vieille de vertu.*

Marie-Thérèse ...

Dis Marie Thérèse, te souviens-tu ? Il n'est pas si loin le passé

Où nous batifolions jeunes et fous tous les deux en toute liberté.

Les plaisirs merveilleux, si ils n'étaient venus d'un pseudo dieu,

Nous laissaient en de piteux états, aux autres cachés des yeux.

Déjà, tu étais bien séduite par les écrits des prédicateurs religieux

Bien entendu, pour ta vie, tu t'arrangeais et tu t'y pliais au mieux

Mais sur ta poitrine voluptueuse, les plaisirs divins qui coulaient

Refroiddissaient les ardeurs dévorantes de vœux pieux à exaucer.

Même s'ils étaient des péchés véniels, les ébats s'éternisaient.

Sous des draps déjà froissés, quand ton corps pressé se libérait

De ses appareils désuets, une bête du plaisir délivrait ses pulsions.

Dis Marie Thérèse, te souviens-tu de ces doux moments si bons ?

Quelquefois plusieurs jours nous restions tous deux enfermés

Dans cette chambre, un plateau rempli de victuailles tout près

Un autre de boissons fortes. On s'est donné beaucoup de plaisir

Il est vrai, tu retournais le mec crucifié pour qu'il ne te désire.

*Je me remémore ces longs préambules où ton experte langue
S'égaraît sur chaque zone intime jusqu'au phallus que tu harangues
Quand la mienne s'évertuait à aspirer tout ton jus sacrément épicé
Pour ne pas en perdre une goutte jusqu'au plus petit recoin de tes secrets.*

*Dis sœur Marie Thérèse, te souviens-tu de ces matins assoupis
Au lever, fatiguée, le foutre dégoulinait sur les cuisses rougies
La plénitude côtoyait une certaine fatigue physique et charnelle
Tu arborais un sourire des plus sincères, tout y respirait le sensuel.*

*Dis Marie-T tu ne vas pas me faire croire que ces choses ont changé
On ne peut pas du jour au lendemain, ces plaisirs extrêmes, oublier
Dis-moi Marie-Thérèse, que fais-tu sous tes draps, dans le noir
Ta cellule, fermée à double tour, quand personne ne peut plus te voir ?*

*Je suis certain que ton corps est tout nu sous le rugueux du lin
Mais qu'aussi que tu as pris déjà un premier et subtil plaisir malin*

Sous la douche fraîche, à caresser le pubis et autour au moins

Durant la toilette de l'endroit et sans doute un peu plus loin.

Et plus tard dans le silence quiet du couvent qui sommeille

Tes caresses s'égareront plus près des lèvres assoiffées en éveil

Jusqu'à ce qu'elles frétillement subtilement d'un bien-être annoncé,

S'humidifiant du liquide des plaisirs d'une femme comblée.

Peut-être même, vas-tu plus loin, jusqu'aux portes vaginales

Pour y glisser un doigt ou plusieurs même, pour un plaisir égal

Dis Marie T sais-tu au moins si tu as le droit à cette masturbation ?

Ne mérite-t-elle pas une forte réprobation ou une sorte de punition ?

Te confesses-tu de ces libres instants à un prêtre peut-être pédophile ?

Prend-il plaisir et comprend-il que ces instants sont subtils ?

Sais-tu ce qu'il pense tout bas ? Est-il sensible à ces récits sexuels ?

Et est-ce que cela t'absout et te pardonne pour un temps éternel ?

Dis sœur Marie Thérèse, ton habit de none du jour est un leurre

*Toi tu sais, les autres savent aussi leurs secrets planqués
ailleurs.*

*Dis sœur Marie Thérèse, est-ce que ton dieu permet les
caresses ?*

*Jusqu'où peux-tu jouer avec ton corps et caresser tes
fesses ?*

Visite d'automne.

*Maman, je viens te voir ce jour
Bruineux d'un automne éreinté,
Pour te faire un petit bonjour.
La nuit est longue à supporter.*

*L'endroit est pervers à oublier
Tu sembles, si seule, égarée.
Tous ceux que tu avais connus
De ce monde, aussi ne sont plus.*

*Du cimetière en ces graviers,
Tu n'ouïras plus fouler les pieds
De ces vieux amis décédés,
Même Jeannot s'en est allé.*

*Si jeune tu nous as quittés,
Et puis, ils t'ont tous retrouvé.
Qui viendra demain te saluer ?
Et rien que pour toi, s'arrêter.*

*Maman, je viens te souvenir,
Comme tu me manques, te dire.
Autant d'amour, sans retenir
Tu donnais avec le sourire.*

*Je viens te voir ce jour maman,
En ce désert de sentiment,
Me rappeler tous ces instants.
Ta porte était ouverte aux gens.*

*Ma mère, tu étais bien bonne.
Toute ta famille bretonne,
Pour un moment, fut accueillie
Ma cousine jersiaise aussi.*

*Comme tu as aimé les gens
On ne peut pas t'oublier maman.
Je viens ce jour te dire ici,
D'être ma maman, grand merci.*

Anne tu es toujours là.

*Tu es toujours là, en fait,
Ton image ne s'efface pas.
Tu trottes dans ma tête
Depuis que tu n'es plus là.
Un jour, tu m'as mis au monde,
Un autre, partie loin de moi.
La terre n'est pas assez ronde
Pour te retrouver là-bas.
Ah ce que nous étions heureux !
Quand tu nous couvais de tes yeux.
Quelle vie a-t-on tous les deux ?
Se regarder au fond des cieux.*

*On pouvait changer de planète,
Tant tu n'étais jamais bien loin.
J'entends tes mots dans ma tête,
Et la nuit n'y est pour rien.
Ah oui ! Parlons-en de la nuit,
Tu habites toutes mes nuits !
Il n'y a plus que toi la nuit !
Elle te fait si belle la nuit !
Pour toi, ce n'est pas un problème,
La nuit, les mamans nous aiment.
Si tu nous as quittés sans bruit,
Je pense à toi toutes mes nuits.*

*Tu es toujours là, en fait,
Ton image ne s'efface pas.
Tu trottes dans ma tête
Depuis que tu n'es plus là.
Un jour, tu m'as mis au monde,
Un autre, partie loin de moi.
La terre n'est pas assez ronde*

Pour te retrouver là-bas.

*Ah ce que nous étions heureux !
Quand tu nous couvais de tes yeux.
Quelle vie a-t-on tous les deux ?
Se regarder au fond des cieux.
Pour toi, ce n'est pas un problème,
La nuit, les mamans nous aiment.
Si tu nous as quittés sans bruit,
Je pense à toi toutes mes nuits.*

Ma chère Laëtitia.

*Je m'arme de l'encre bleue de mes yeux
Pour dire comme je suis un hideux,
Pour écrire aussi, tout mon désarroi,
Tu as quitté notre passé sans voix.*

*J'ai honte comme tu ne peux savoir,
De n'être venu pour un au revoir.
J'ai honte de cacher ces sentiments
Que nous avions enfouis loin pour autant.*

*Je peux vivre tout en faisant semblant
Que ce passé ne m'ait marqué vraiment.
Nous ne nous serions jamais rencontré
Le présent n'aime qu'on parle du passé.*

*Je ne peux pourtant ces instants oublier,
Ces nuits quand nos corps si nus transpiraient
L'adultère mêlant aux sentiments
Le sincère des caresses d'amant.*

*J'ai honte comme tu ne peux savoir,
Quand je suis avec mon présent le soir
Poussant la nuit, pour un dernier adieu
Je suis sûr que cela put être mieux.*

*J'ai honte de n'avoir bien eu conscience,
D'avoir oublié en des draps, la souffrance
D'un sang neuf que le temps a négligé
Et que pourtant tu m'as longtemps caché.*

*Je m'arme de l'encre bleue de tes yeux
Pour t'écrire, un bien sincère adieu.
Ma chère Laëtitia, on n'oublie jamais
Un grand amour qui ne s'est consumé.*

Dames, mes respects.

*Les belles rencontres qui, ma vie, ont encréé
Sont bien celles qui baignent la sincérité
Souvent imbibées de sentiments contrariés,
Souvent de douleurs et de bonheurs imprimés.*

*Des rencontres, qui me racontent mon histoire
Un patchwork constitué de petits bouts d'histoire.
Des bouts de vie à peine avoués et avortés
Par tous ces autres qui ne savent regarder.*

*Les belles rencontres qui ont marqué mon temps
Elles sont de profonds viscéraux sentiments.
Elles portaient jupon, mais c'est bien une image,
Bien souvent discrètes et bien souvent pas sages.*

*La première était une femme, pour autant
Une belle découverte appelée maman
Avec des sentiments puissants qu'on ne sent pas,
Puis ils se libèrent, quand elle n'est plus là.*

*Puis d'autres plus jeunes, des amours aux abois
Des amours qu'on ne peut oublier, première fois
Avec des maladresses, des regards incompris
Des rêves phantasmes, pour finir seul la nuit.*

*Et plus tard, on pense que peut-être qu'à deux
Il semble plus facile d'être enfin heureux,
Utopie des amours qui flèchent les consciences.
On perd pied, on s'égare de ses références.*

*Le temps est plus clément, réfléchi, on le croit
L'amoureuse d'un hier devient mère déjà*

*Dans les souffrances du jour de la naissance
Et dans des demains fatigués des différences.*

*Des sentiments nomades, une triste erreur
Des divergences qui mènent à des douleurs.
Puis une autre lueur essouffle la première
On repart de nouveau pour une autre lumière.*

*Le temps poursuit son œuvre, détruit reconstruit
Des attachements qui se voulaient pour la vie
Les fils trouvent les jeunes filles espérées
La caste s'agrandit, la table est étirée.*

*Qu'importe le sang qui vous fait sincère
Tout autant que le sourire de ma mère,
Vous êtes la lumière qui borde mon univers
Et donne des espoirs aux demains et les éclairent.*

Amélie Lebeau.

-Ah bonjour voisine !

-Bonjour Monsieur Larue ! Alors, bien installé ?

-Cela va, on prend ses marques. Dites ! Je voulais vous demander ?

-Mais faites-donc, faites-donc !

-Cette vieille dame voutée qui vient de passer, qui est-ce ? Elle est bizarre, vêtue comme une musulmane, bâchée de noir jusqu'au visage caché par de grosses lunettes sombres. Elle n'a pas l'air bien ! Certain jour elle titube presque. Ne boit-elle pas un peu de trop ?

-Vous parlez d'Amélie ! Amélie Lebeau... chaque matin, elle va au cimetière, elle y reste bien une heure et quel que soit le temps, été comme hiver, chaleur pluie ou neige. Vous savez, elle n'est pas si vieille que cela, mais les abus détruisent plus vite ce qui reste de vie.

-Ah bon ! C'est curieux tout de même !

-C'est un drame, cette femme, une histoire horrible que je ne souhaite à personne.

-Que lui est-il donc arrivé à cette pauvre dame ?

-C'était il y a vingt ans presque jour pour jour... voyez au carrefour, là, une voiture, comme tant d'autres, ne s'est pas arrêtée au stop... et la petite Julie qui avait lâché la main de sa mère, fut renversée par cet abruti de chauffard, un drame je vous dis... un drame.

-En effet, quelle histoire ! Et la petite là-dedans, qu'est-elle devenue ?... je suis con, c'est évident !

-Elle est restée de longs mois dans le coma, puis elle est décédée...C'était une belle petite famille, un beau couple, avec une belle gamine qui rayonnait de bonheur.

-Mais son mari, n'est plus là ! Elle est seule maintenant.

-Un grand courageux celui-là, il a accusé sa femme des conditions de l'accident et il est parti presque aussitôt, sans plus s'occuper de sa petiotte dans le coma. En fait, c'est Amélie qui l'a viré, elle ne supportait plus ses reproches.

-Comme vous dites, quelle histoire ! Mais quelle histoire triste !

-Alors, c'est vrai, elle petite Amélie ! Elle petite grave même quelquefois ! Mais elle ne fait de mal à personne si ce n'est à elle-même. Et qui pourrait la juger, voire la condamner ! Elle ne dit plus un mot à personne, elle sort pour aller au cimetière et rentre s'enfermer à double tour, sans ne plus parler à personne.

-Quelle vie, quelle vie !

-C'est un fait, plus personne ne vient la voir, si ce n'est le mec du supermarché qui vient lui livrer ses courses et encore quand on dit, voir, je ne sais même pas si elle échange un bonjour. Alors, monsieur vous comprendrez bien qu'il ne sert à rien de dire quoique ce soit sur Amélie. Ici dans la rue, dans le village aussi, nous faisons en sorte que nul ne la dérange, nous ne l'ignorons pas, surtout pas, nous la laissons vivre sa fin de vie comme cela lui convient. Après un drame comme celui-ci, qui pourrait dire comme il se comporterait !

-C'est clair, je ne sais quoi vous dire !

-C'est ainsi qu'il faut laisser Amélie, sans un mot sans un regard...monsieur Larue, bonne journée !

-A plus tard... voisine !

-A plus tard !

Madeleine.

*Comment est-ce possible ce matin de constater
Que le visage qui dort à mes côtés, à poings fermés
N'est pas celui avec lequel je m'étais assoupi ?
Que s'est-il passé ? Est-ce le visage qui a changé
Ou est-ce mon esprit qui est encore bien dérangé ?
Me serais-je, avec un vieux souvenir, encore endormi
Ou bien me suis-je trompé de demain, d'avenir ?
Tu ressembles bien à cet ancien amour en devenir
Plus d'une longue vie sépare un hier et ce matin
Et pourtant, rien ne dérange vraiment mon destin.
Les images se flouent, n'expriment plus rien, se taisent
Les destins se mélangent, tout se dérange en malaise
Je n'ai rien demandé, ni de perdre la jeune fille des hier
Quand j'ai pleuré si longtemps ce bonheur éphémère
Ni celle d'un passé retrouvé, avec une vie reconstruite.
Alors, pourquoi cette situation grotesque et fortuite !
La vie ne se décline pas toujours de belles certitudes
Les mirages ne sont pas communs à cette latitude
Dans les matins frileux d'une région perdue du nord,
On le perd aussi dans ce froid pénétrant qui mord.*

*Comment est-ce possible ce matin de constater
Que le visage qui dort à mes côtés, à poings fermés
N'est pas celui avec lequel je m'étais assoupi ?
Que s'est-il passé ? Est-ce le visage qui a changé
Ou est-ce mon esprit qui est encore bien dérangé ?
Hier pour autant pas de verveine, rien bu depuis,
Ni de vins ni de spiritueux, aucune outrance à déclarer
L'esprit me semble clair et pourtant il n'est pas frais.
Est-il simplement possible que je me sois égaré
Dans cette si petite habitation et de lit trompé ?*

*Est-il possible que deux vies, dans cette maison,
Derrière un mur de papier, soient en cohabitation ?
Tu déconnes mon petit père, tu n'es pas éveillé,
Ce doit être seulement qu'un cauchemar arrangé.
Je vais tout de même me lever regarder dans la glace
Si le visage qui s'y reflète est celui de ma race,
Peut-être ne suis-je plus l'apparence d'hier au soir
Et qu'un autre être m'aurait dérobé mes pensées noires,
Pendant un somme qui aurait trop longtemps duré.
Peut-être même, bien plus de quarante années.*

Sur le miroir, aucune trace...

Melinda.

*Tu t'en vas,
Comme pour un hier privé d'avenir.
Comme pour ne jamais plus revenir,
Tu t'en vas.*

*Tes collants gris glissent sur la cuisse,
Le cheveu hirsute et grivois se tance,
Des effluves flattent le nez qui plisse,
La couche est empreinte des fragrances
Exprimées par les corps dans le plaisir.
Peu d'espoir dans ce regard fatigué,
Il ne restera que des souvenirs
Pour ne pas complètement t'effacer.
Ce matin sera d'un jour à oublier,
Ce matin est d'une nuit trop pressée,
La paupière incrédule s'affaisse,
L'aube attardée et lâche paresse.
Ces moments ne sont qu'aux nuits,
Préservant secrètes, nos insomnies.*

*Tu t'en vas,
Comme si tu n'étais jamais venue.
Comme si tu étais une inconnue,
Tu t'en vas.*

*Pas de hâte à se lever, se presser,
J'attendrai bien sûr que tu reviennes,
Mais combien de jours, ou de semaines
Faudra-t-il patienter en ces draps froissés ?
Il ne fait pas encore jour pourtant,
La paupière un peu plus lourde qu'avant,*

*L'aube traînasse à paraître vraiment.
Je mâchouillerai des heures durant
Ce bout de vie pour deux êtres, caché.
Tu repars en un monde étranger,
Nous n'avons rien à maquiller pourtant
La nuit tait tous les regards insistants.
M'oubliant les souffrances journalières
Dans un adieu pas vraiment sincère.*

*Tu t'en vas,
Comme pour un demain de souvenir.
Comme pour ne jamais plus revenir,
Tu t'en vas.*

*La seule lueur d'espoir à venir
C'est qu'un soir inattendu j'ouïe gémir
Tout bas, cette damnée porte d'entrée.
Je ne tournerai plus jamais la clé,
J'attendrai l'hypothétique instant.
Je laisserai une cruche de vin blanc
Sur la table du salon, tout près,
Sur un dessus de dentelle tressée
Avec deux petits verres trop fragiles.
Comment peux-tu oublier ces temps subtils
Pour n'y revenir plus rapidement ?
Tel le marin absent depuis longtemps
Retrouvant femme et même à l'escalé
Tu souris, comme si c'était normal.*

*Tu t'en vas,
Comme pour encore me délaisser.
Comme si tu n'avais aucun regret,
Tu t'en vas,*

*Je fouille le creux de mes mains usées
Ma ligne de vie n'est que pointillé,
Encore qu'elle ne se devine
Dans les rides que le temps ravine.
Peut-on exister d'incertitude ?
Certains bousculent les habitudes,
Cherchant de nouveau à ressusciter,
Des sentiments quelque peu embourbés.
Mes habitudes sont tes absences,
Le reste est comme du beurre rance
Il n'y a rien d'autres à raviver
Que de tourner le couteau dans la plaie.
Peut-on exister de parenthèses,
Et dehors laisser au cœur la braise.*

*Tu t'en vas,
Comme pour ne pas revenir,
Sans jamais rien me dire,
Tu t'en vas.*

Conclusion :

Ces vies, ne sont pas forcément celles que l'on voit quand on croise des gens sans vraiment les regarder. Elles sont les histoires de véritables vies que j'ai rencontrées des yeux et d'autres que j'ai rencontrées la nuit, quand tout est interdit, dans les pensées sombres qui s'agitent sans bruit.

Ces femmes ont vécu ou vivent des situations particulières que les cul-bénis vouent à l'opprobre et à l'enfer. Mais elles vivent de ce qu'elles éprouvent, des sentiments nobles et non désavoués, cachés bien souvent, la société des bien-pensants n'aiment pas que l'on vive autrement.

Elles aiment et souffrent sans juger les autres se taisant seulement...seulement. Alors, mesdames, je vous respecte sincèrement, bien plus encore si vous êtes si différentes.

Tous ces textes racontent des petits bouts de vie de femmes. Même si leur réalité n'est pas celle qu'elles avaient rêvée, ces femmes nous sont indispensables, elles ne sont pourtant pas suffisamment respectées pour autant. Alors mesdames, que vous soyez prostituée ou femme de ménage, que vous vivez cachées ou dans la lumière, vous méritez que l'on parle de vous avec la mesure que nous vous devons. Et si le contexte de vos histoires est quelquefois surprenant, c'est pour mieux souligner le caractère fort de chacune d'entre vous. Les sentiments que vous expirez, transpirent au travers de ce papier, par l'encre à peine séchée qui coule de vos yeux.